



# PIÉGÉ À STALINGRAD !

L'ÉPOPÉE D'ERNST PANSE,  
**TANKISTE**  
DE LA 24. PANZER-DIVISION



En novembre 1942, l'*Obergefreiter* Ernst Panse est opérateur radio à bord du *Befehlspanzer III* du commandant de la 9. *Kompanie* du régiment blindé de la 24. *Panzer-Division*. Créée à partir de la 1. *Kavallerie-Division*, et conservant fièrement les traditions de la Cavalerie, cette unité se retrouve encerclée avec la 6. *Armee* de Paulus dans la poche de Stalingrad lors de l'offensive hivernale de l'Armée rouge. Commence alors pour Panse et sa compagnie une impitoyable lutte pour la survie dans le secteur de Kalatch-sur-le-Don.

Par Yann Mahé

## DANS LE « CHAUDRON » DE STALINGRAD

Avant que l'offensive en tenailles de l'Armée russe autour de Stalingrad n'aboutisse à la formation du *Kessel* enfermant la 6. *Armee* du *Generaloberst* Paulus, notre unité, la 9<sup>e</sup> compagnie du régiment de chars de la 24. *Panzer-Division*, est retirée des combats de rues de Stalingrad pour être rafraîchie à 90 kilomètres à l'ouest derrière les lignes. Les lourdes pertes en hommes et en matériel rendent ce retrait plus que nécessaire. Nous sommes logés dans le *sovkhoe* d'État Krepp, sur une petite colline de la steppe du Don. L'on n'a certainement pas produit beaucoup d'autres choses ici que de l'avoine, de l'orge et du grain. Ceci dit, il y a l'eau du lac et plusieurs puits dans le village, qui ne rassemble guère plus d'une trentaine de maisons dispersées par-ci, par-là. En outre, il y a un poste de premier secours et une belle et grande école, dans laquelle le 3<sup>e</sup> peloton prend ses quartiers. Pour la première fois depuis longtemps, nous avons la chance de jouir d'un certain confort... Hormis une inspection de la compagnie et des tâches de garde, nous n'avons rien à faire. Nous en profitons pour procéder à une toilette complète et écrire à nos familles.

La population locale consiste en des fermiers de *kolkhoze*, mais surtout en des réfugiés venant d'Ukraine. Les maisons sont pleines à craquer, surtout depuis que nous en avons évacué certaines pour nos soldats. Les civils capables de travailler sont contraints de nous aider à enterrer les véhicules de notre unité. Dans le sol

◀ Depuis le 9 novembre, la température est tombée à -15°, et le vent qui balaie la steppe est de plus en plus glacé.

Toutes photos :  
Archives Caractère

▼ Deux membres d'équipage examinent le train de roulement de leur char. Le potentiel motorisé de la *Wehrmacht* s'atténue graduellement du fait de l'impossibilité de réparer les véhicules avariés.

gelé de la steppe, c'est loin d'être une affaire aisée... En remerciement, ils reçoivent un repas chaud le midi et des rations froides chaque jour. Pourquoi enterrer nos véhicules ? Tout d'abord pour les protéger des bombardements, et deuxièmement, nous pensons passer l'hiver ici. À ce moment, nous ne savions pas que les événements allaient mal tourner... Quelque chose aurait pourtant dû nous mettre la puce à l'oreille : au cours de chacune des discussions politiques que nous avons eues avec les Russes, tous étaient persuadés que Staline allait remporter la guerre sur Hitler.





Au cours de l'inspection du 15 novembre 1942, l'état de marche de tous les équipements techniques est vérifié. Je dois inspecter scrupuleusement toutes les radios, caler les fréquences et évidemment faire mon rapport sur le fonctionnement général du matériel. Quatre jours passent.

Le 21 novembre, 17 *Panzer* opérationnels sont alloués à leurs équipages. Ils ont reçu une pleine dotation en munitions et en carburant. Une vérification des radios est effectuée, et les engins sont alignés. La tension monte, car nous suspectons une bataille imminente. Chacun doit prendre soin de ses effets personnels, comme le linge et le courrier. Des rations supplémentaires sont distribuées. Il y a définitivement quelque chose dans l'air...

On nous informe au cours d'un briefing à l'échelon de la compagnie que nous quitterons Krepp le lendemain à 8 heures. L'après-midi, notre *Kommandeur*, l'*Hauptmann* Cuno von Meyer, revient de l'état-major régimentaire. Lors du nouveau briefing qui suit – au cours duquel j'assiste en tant qu'opérateur radio en chef –, nous sommes sommés de faire silence et informés que les Russes ont rassemblé des forces importantes, incluant des blindés, dans la steppe des Kalmouks, et sont sur le point de menacer notre flanc gauche. Notre objectif pour l'avance du jour suivant est Kalatch-sur-le-Don, environ

80 kilomètres devant nous. Nous recevons là-bas de nouveaux ordres. Tout le monde se disperse en silence. Dans la soirée, je récupère mon linge auprès de la tenancière de la buanderie, qui est attristée par notre départ soudain. Je lui laisse quelques boîtes de pain et de chocolat. Je dors très mal cette nuit-là, car les jours à venir ne me tranquillisent pas...

À 6 heures pile, le lendemain matin, nous sommes réveillés, nous buvons notre café et engloutissons quelques tranches de pain. À 7 heures, on nous ordonne de nous lever, et nous embarquons dans nos véhicules que l'on a déjà fait chauffer. Tous les *Bordführer* sont invités à se réunir une dernière fois autour du commandant de compagnie. Je réclame des tests radio ; tout marche. Puis retentit l'ordre de grimper à bord : « *Kompanie marsch!* » À 8 heures, nous quittons nos beaux quartiers. L'aube est embrumée et sombre, il fait 5°C et il y a un peu de neige. La majeure partie de notre compagnie de maintenance reste sur place, dans la mesure où plusieurs chars et camions nécessitent des réparations. Ces hommes sont sous les ordres de l'*Oberleutnant* Höfel et devront nous rejoindre dès que possible.

### **Befehlspanzer III Ausf. L**

9. *Kompanie*, *Panzer-Regiment* 24  
Kalatch-sur-le-Don, novembre 1942  
Char de l'*Hauptmann*  
Cuno von Meyer, à bord duquel  
sert l'*Obergefreiter* Ernst Panse

- Poids : 23 t ■
- Puissance : 300 cv ■
- Vitesse max. : 40 km/h ■
- Équipage : 5 ■
- Blindage max. : 70 mm ■





Dans notre colonne, il y a 17 chars : dix *Panzer III* à canons de 5cm longs et courts, cinq *Panzer IV* – quatre *kurz* et un *lang* – et deux *Befehlspanzer III* à canon court de 5cm et équipements radio supplémentaires. Je suis dans l'un de ces deux derniers, avec le chef de compagnie. En plus de ces engins de combat, nous disposons des véhicules de soutien nécessaires.

Nous progressons bien au début, mais les amas de neige deviennent de plus en plus denses. Dans les *Balkas*, ces ravines que l'on trouve souvent dans la steppe du Don, de dangereux dérapages se produisent. Certaines de ces ravines sont si grosses que nous ne pouvons les contourner pour ne pas perdre trop de temps, mais nous devons bien franchir ces obstacles insurmontables d'une façon ou d'une autre... Si bien que c'est avec deux heures de retard que nous atteignons notre objectif : Kalatch. Au cours d'un briefing, nous apprenons que les premières formations blindées russes sont apparues aux abords de Kalatch, mais se sont retirées après un bref échange de tirs.

Notre unité reçoit ses consignes pour la journée suivante. Nous, *Funkern*, percevons des documents contenant les nouveaux cryptages radio avec l'ordre explicite de ne les laisser en aucun cas tomber entre les mains de l'ennemi. Après un bref dîner à base de pain dans notre chaleureuse isba, nous nous étendons par terre et dormons sans même retirer nos vêtements. Le matin, au réveil, il fait un peu froid. Soudain, c'est la confusion, lorsque l'explosion d'obus d'artillerie retentit au dehors ; des canons de chars se font aussi entendre. Sans même manger ou boire quoi que ce soit, nous nous ruons dans nos véhicules dont les moteurs sont rapidement mis en marche. Nous entrons en action ! Notre mission est de sécuriser la sortie Sud de la ville avec nos chars. Comme le *Kommandeur*, nous cherchons à travers nos fentes de vision un point élevé depuis lequel nous pourrions garder un œil sur les trois pelotons. Malheureusement, nous comprenons vite que la zone n'est pas propice aux liaisons radio, car une ligne à haute tension produit des interférences ; nous devons par conséquent changer de position. Alors que la communication s'améliore, nous perdons le contact visuel avec notre 1<sup>er</sup> peloton et ne sommes plus reliés à celui-ci que par radio. Toutes les trente minutes, les chefs de *Zug* sont tenus de renseigner leur localisation et de faire leur rapport de situation. L'*Oberfeldwebel* Frenzel, du 1<sup>er</sup> peloton, doit sécuriser le pont en bois qui enjambe un petit ruisseau rappelant l'Unstrut [cours d'eau de Thuringe, NdlR] mais dépourvu d'eau. Les rapports qu'il envoie les deux heures suivantes n'apportent rien de neuf, mais tout à coup, un message du 1. *Zug* arrive : « *Sur la rive Ouest, de nombreuses unités de cavalerie approchent. Je traverse.* » C'est son dernier rapport. Nous n'en saurons pas plus. Les deux autres pelotons se replient dans la soirée sans avoir à mener d'autre combat. Le rapport que l'*Oberfeldwebel* Frenzel nous adressera juste avant Noël à son retour est le suivant :

« *Selon mon estimation de la position du côté Est du pont, je ne peux entreprendre la moindre action efficace contre la cavalerie. Je donne l'ordre de traverser et, de cette manière, me lance contre le flanc de la cavalerie, qui ne m'a pas encore bien vu. Nous ouvrons le feu de tous nos tubes et forçons la cavalerie à*



« *Sur la rive Ouest, de nombreuses unités de cavalerie approchent. Je traverse.* »

▲ La guerre à l'Est garde un visage traditionnel : bien que les Allemands se heurtent continuellement à une puissance matérielle de plus en plus grande du côté russe, l'Armée rouge déploie encore des divisions de cavalerie, utilisées dans la traque d'unités égarées dans la steppe.

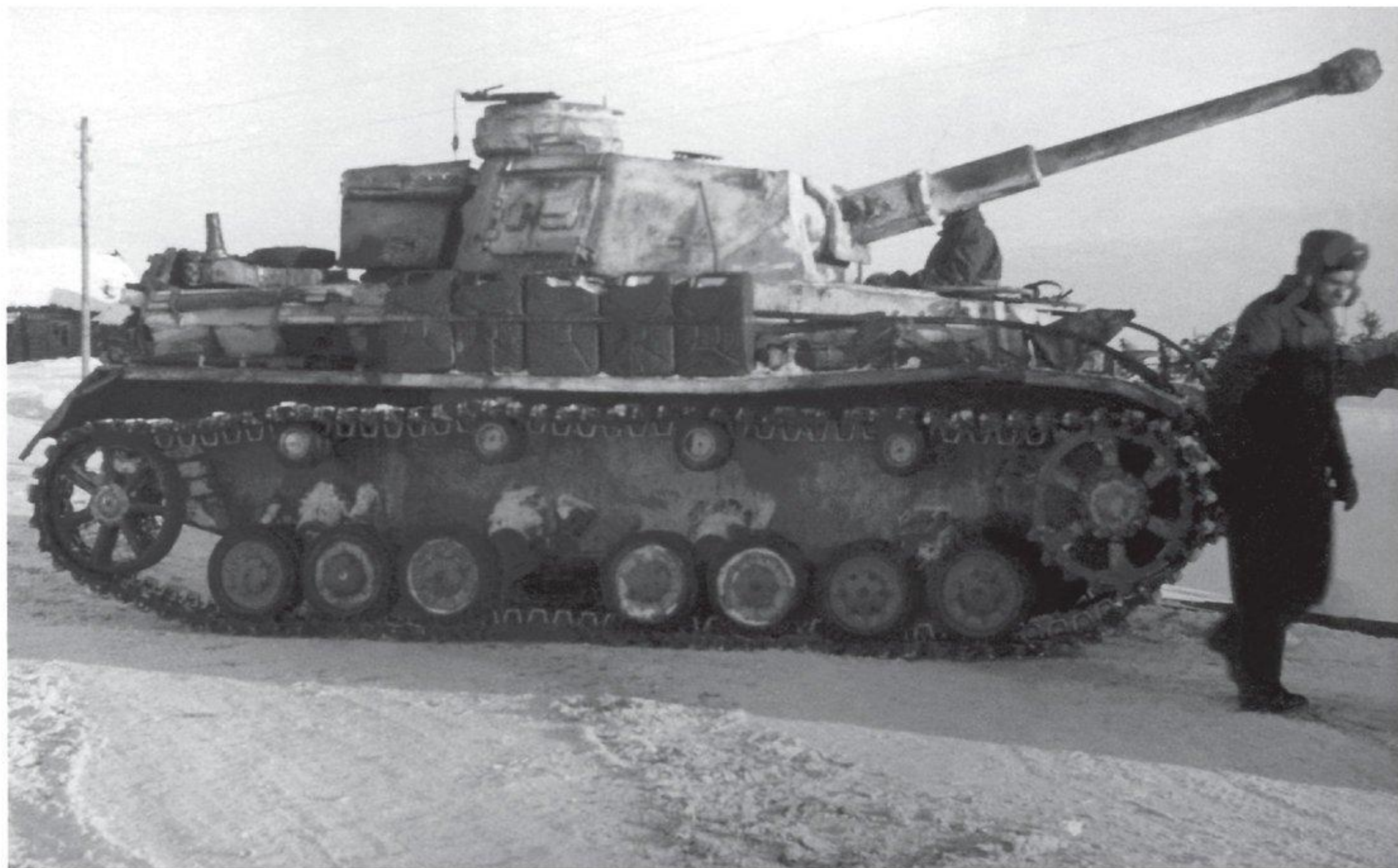
► Page de gauche : La 24. *Panzer-Division*, qui ne comprend plus que quelques dizaines de chars, ne peut plus être considérée comme une formation blindée.

▼ Le manque d'engins de combat empêche la 24. *Panzer-Division* de réaliser toute manœuvre d'ampleur pouvant s'apparenter aux beaux jours de la guerre-éclair.

*rebrousser chemin avec de lourdes pertes. Soudain, huit T-34 apparaissent devant nous et ouvrent le feu immédiatement. Cette bataille inégale prend fin très rapidement malgré notre défense acharnée. En moins de cinq minutes, nos cinq chars sont détruits et en flammes. Des 25 hommes d'équipage, seulement cinq en ressortent indemnes ; tous les autres sont morts. Nous nous emparons chacun d'un cheval cosaque errant sur le champ de bataille et galopons à bride abattue. À la tombée de la nuit, dans ces amas de neige toujours plus épais, nous rejoignons enfin les lignes de l'infanterie allemande. Là, nous sommes débriefés et envoyés à l'arrière.* »

Frenzel nous donnera à cette occasion le nom des quatre autres camarades ayant survécu à cette chevauchée. Finalement, il ajoutera que l'*Oberleutnant* Höfel a également réussi à s'échapper et à gagner les lignes allemandes avec deux *Panzer* et plusieurs camions, après avoir passé la nuit à côté d'une colonne soviétique ! Les Russes sont en effet entrés dans Krepp deux jours après notre départ.





## L'IMPOSSIBLE PERCÉE

La pression exercée par l'Armée rouge est de plus en plus forte, et nous comprenons que la bataille du *Kessel* de Stalingrad vient de débuter. Nous découvrons que les Russes ont décidé d'inverser le cours des événements et de nous stopper une bonne fois pour toutes. Nous redoutons les apparitions toujours plus nombreuses des T-34 que nous savons très supérieurs technologiquement à nos propres chars. Un coup direct sur nos *Panzer III* ou *Panzer IV* peut nous transpercer de part en part. Le seul capable de rendre la monnaie de sa pièce au T-34 est notre *Panzer IV* à canon de 7,5cm long. Encore que cela ne s'applique qu'aux performances du canon, car notre blindage demeure très inférieur à celui du char ennemi. Cette bataille inégale doit maintenant être menée quotidiennement. Notre seul espoir est que chaque balle ou obus atteigne sa cible... Nous devons abandonner Kalatch à l'ennemi au bout de quelques jours. Les Russes nous mettent sous pression en engageant des unités toujours plus puissantes,

▲ *Panzer IV lang*. Si ce modèle de char est performant, la division engage encore un certain nombre de *Panzer* dépassés, qui ont de plus en plus de mal à affronter les chars soviétiques.

▼ Le terrain d'aviation de Karpovka tombe le 13 janvier 1943, celui de Pitomnik le 17 janvier.

notamment des chars surmontés de fantassins. En ces temps difficiles, la steppe désertique est notre seule maison. Un fort vent glacial souffle jour après jour sur nos visages crispés par le froid. L'épaisseur de neige n'est pas encore insurmontable, mais avec ces vents tempétueux et mordants, cela devient un véritable enfer. J'ai, à cet instant, une pensée pour nos camarades de l'infanterie qui ne peuvent y échapper dans leur trou creusé dans la neige ou le sol gelé, car nous sommes continuellement en mouvement, et ils n'ont pas le temps de se ménager des positions mieux préparées... Dans nos chars, nous avons toujours nos trappes fermées au-dessus de nos têtes. Mais aucun d'entre nous n'a de vêtements d'hiver. Lorsque nous roulons la journée, il fait relativement bon dans le compartiment de combat, mais la nuit venue, il fait un froid insupportable, même enroulés dans toutes les couvertures disponibles. À cette époque, nous n'avons aucun chauffage dans nos chars. Notre pilote, Alfons Bartsch, a bricolé un petit chauffage avec une lampe à souder, qui nous est d'un grand réconfort chaque jour.

**« Ces hommes ont saboté leurs appareils sur l'aérodrome à l'apparition des chars soviétiques »**





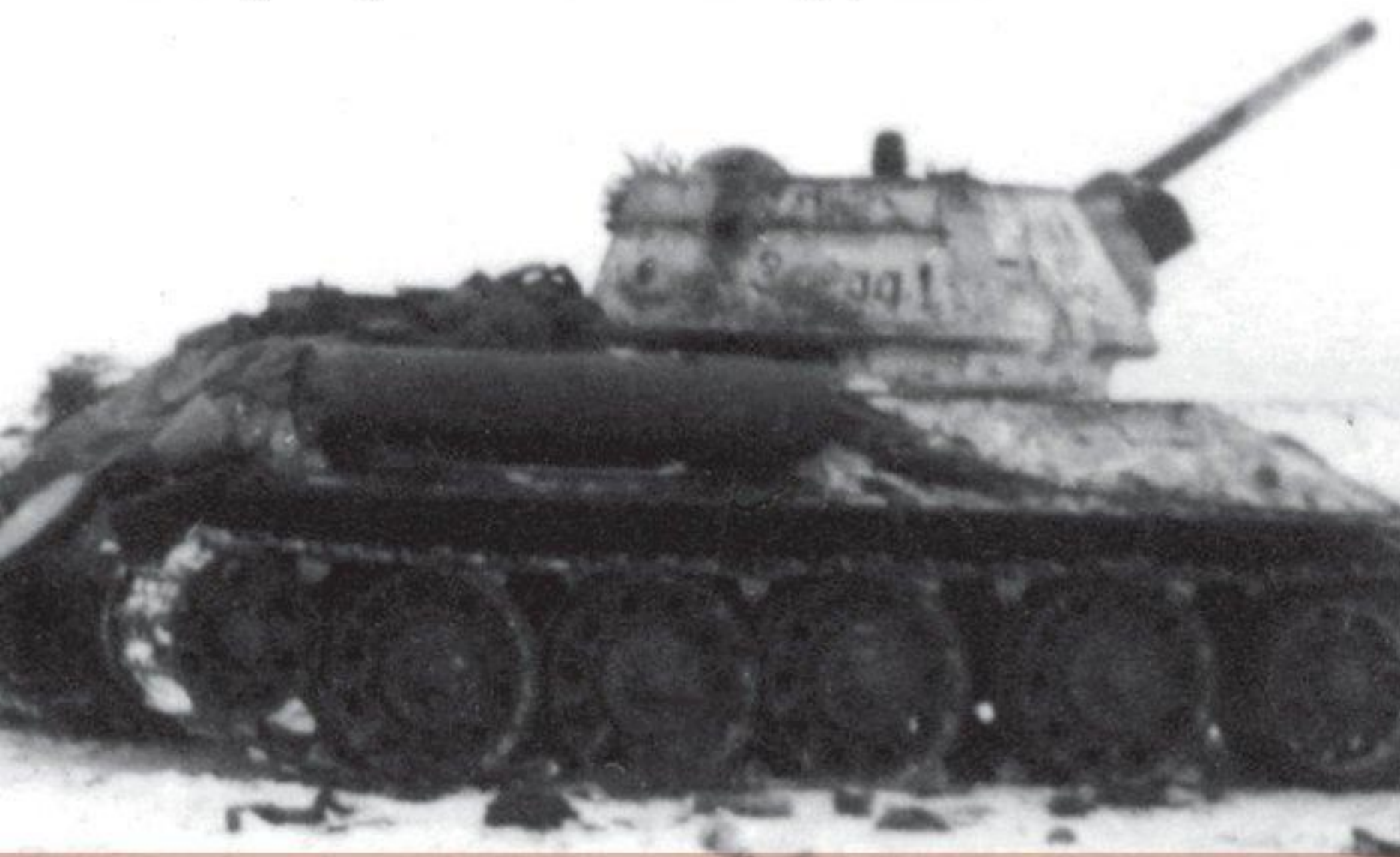
Après seulement une semaine, nous avons plus que huit chars sur 17, alors que l'Armée rouge boucle l'encerclement de Stalingrad sans nous laisser la moindre chance de nous échapper. Le ravitaillement de la 6. Armée de Paulus ne peut plus être assuré que par des avions Ju 52 et Ju 90. Dès lors, les approvisionnements de la troupe se détériorent de façon alarmante : après seulement deux semaines, l'armée entière voit ses rations réduites de moitié, puis au quart de sa dotation normale. Cela signifie que chaque soldat ne reçoit plus quotidiennement que 100 grammes de pain, 60 grammes de viande ou de gras, et, seulement si disponible à la roulante, une soupe de légumes secs ou un bouillon de viande de cheval. Ces rations misérables contribuent directement à la dégradation de la valeur combattive des troupes. Vents glaciaux, neige jusqu'aux genoux, poux sur nos têtes et estomacs vides, tout cela entame nos dernières forces... Seule la crainte des Russes et de la captivité parvient à nous remonter un tant soit peu le moral. Le mois de décembre arrive rapidement. Le *Kessel* se réduit de jour en jour sous l'action des Russes qui pressent

▲ Les soldats de la 24. Panzer-Division, dont le degré de mécanisation chute de façon drastique, n'ont pas d'autre choix que de s'adapter à des conditions de vie de plus en plus primitives, cheminant à pied, creusant des trous et retournant progressivement à une guerre de tranchées.

de tous les côtés de la poche. Le slogan « *Tenez bon, Manstein arrive !* » reste le seul espoir des encerclés. Mais personne ne vient à notre secours. Il y a des tas de blessés, de gelés et de morts partout ; 350 000 hommes se trouvent dans le *Kessel* : combien d'entre eux laisserons-nous encore derrière nous aujourd'hui ? Puis tout à coup, il y a un nouveau changement, une nouvelle lueur d'espoir. Des bruits rapportent que des unités, des *Panzer* et de l'artillerie ont été rassemblés sur la route passant sur les hauteurs du Don, afin de tenter une sortie. Les choses bougent effectivement de ce côté. À ce moment, notre petit groupe est rassemblé dans le secteur Pitomnik-Karpovka. Quand nous passons un ruisseau sur un pont en bois pour rejoindre la route des collines du Don, nous remarquons une pancarte frappée de la mention : « Berlin 3 600 km ? »

Quand nous arrivons sur notre objectif situé dans une large plaine, nous y trouvons des centaines d'autres véhicules massés. Le premier jour, il ne s'y passe rien. Mais le second, une violente confrontation blindée s'y déroule dans l'après-midi. Car des chars russes ont percé jusqu'à la zone de rassemblement, mais nous sommes encore suffisamment puissants pour remporter haut la main cette bataille qui se déroule sans notre unité : stationnée à 3 kilomètres à l'ouest, elle n'a que peu d'incidence sur le combat. Soudain, à notre gauche, se produit une série de déflagrations et 25 colonnes de fumée s'élèvent bientôt dans le ciel. Quelques instants plus tard, six Opel Blitz chargés de pilotes de la *Luftwaffe* se présentent devant nos positions : ces hommes ont saboté leurs appareils sur l'aérodrome à l'apparition des chars soviétiques qui ne leur ont pas laissé le temps de décoller...

Le troisième jour est plus calme, et chacun attend l'ordre de sortie qui s'apparente à une vaste blague, car toutes les unités motorisées ne peuvent participer à la percée que si les unités d'infanterie restent dans la poche pour couvrir leurs arrières.





### « Tout à coup des unités hippomobiles roumaines se présentent devant nous. »

Dans cette vaste zone de rassemblement, les avions atterrissent et décollent constamment pour débarquer des munitions, de l'essence et de la nourriture, et charger des blessés. Vers midi, tous les *Kommandeure* doivent faire leur rapport à l'état-major, et nous croyons que nous allons recevoir nos ordres pour l'opération. Au bout d'une heure et demie, on nous informe que Paulus est revenu de l'*OKW* avec l'instruction de tenir le *Kessel* à tout prix, afin de ne pas couper l'armée allemande du Caucase de ses arrières. Nos visages s'assombrissent, car nous ne pouvons plus désormais nous en remettre qu'à Manstein.

Il ne nous reste bientôt plus que six chars opérationnels. Les unités de l'Armée roumaine, qui opéraient dans le sud de la steppe des Kalmouks, ont été submergées et repoussées par l'Armée rouge. C'est l'armée d'Antonescu tout entière qui reflue dans la panique la plus totale. La *Wehrmacht* tente de combler la brèche en y dépêchant des unités allemandes, parmi lesquelles nos six malheureux *Panzer* qui doivent être prêts à prendre la route d'ici une heure et demie. Nous ne savons pas ce qui nous attend là-bas. Nous devons parcourir environ 40 kilomètres. Il fait très froid, la température est à 22°C en dessous de zéro, avec un vent quasi polaire et des bourrasques enneigées incessantes. Au cours des premiers 25 kilomètres, tout se passe bien, mais rapidement l'épaisseur de neige devient si importante que nous ne voyons plus les repères sur la route, tout juste un panneau frappé d'un insigne divisionnaire de temps à autre...

Tout à coup des unités hippomobiles roumaines se présentent devant nous. Les premiers soldats roumains que nous croisons se mettent sur le bas-côté de la route pour nous laisser passer, mais au fur et à mesure que

▲ Si, dans leur majorité, les divisions roumaines se battent du mieux qu'elles peuvent sur la ligne de front, plusieurs unités des services, moins aguerries et dépourvues de moyens antichars, sont plus sensibles à la peur des chars et refluent depuis qu'elles savent que le front est percé.

▼ Le déséquilibre est de plus en plus frappant entre les éléments motorisés et modernes et les éléments hippomobiles obsolètes de l'*Ostheer*.

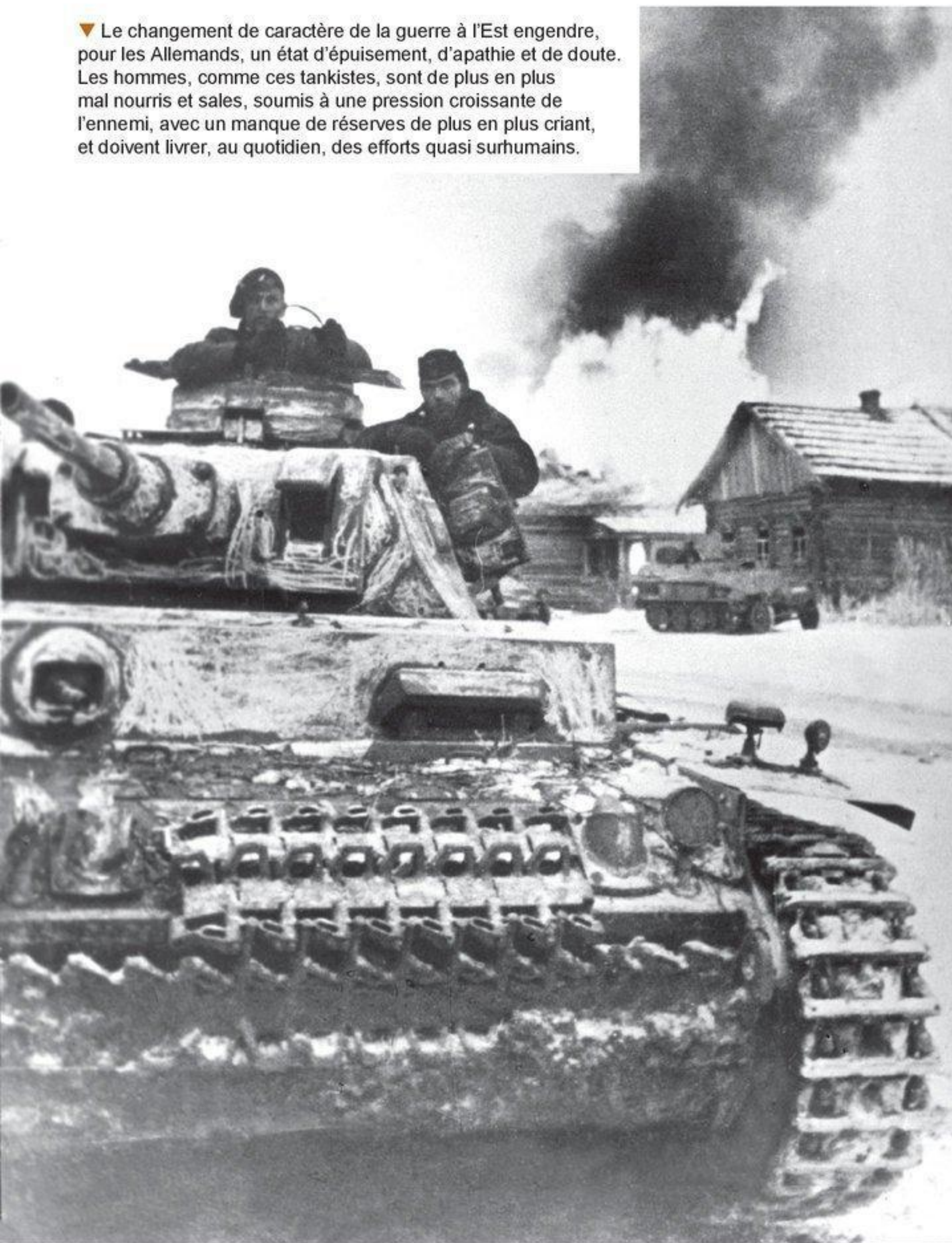
nous avançons, ils sont de moins en moins à le faire. À en juger par leur équipement, cette unité est incapable de stopper les formations mécanisées de l'Armée rouge. Le temps passe, et le ciel s'obscurcit : notre commandant de compagnie ordonne une halte pour la nuit. Par radio, nous organisons une formation en hérisson, et des sentinelles sont postées pour la nuit. L'équipage du « 911 » prend le premier tour de garde de 20 heures à 22 heures. Hormis quelques fusées éclairantes, situant la ligne de front, la nuit est relativement calme. Il n'y a aucun contact avec l'ennemi. Nous n'avons plus rien à manger, dans la mesure où nous avons déjà consommé notre ration quotidienne d'une tranche de pain et 60 grammes de viande en boîte de conserve au cours de l'après-midi. Nous nous enroulons rapidement dans nos couvertures et nous endormons.

Le matin est marqué par de violents tirs d'artillerie et de mitrailleuses, par conséquent chacun est immédiatement paré au combat. Par radio, on nous ordonne de charger nos obus spéciaux en cas de rencontre avec des T-34. Sans rien pouvoir boire ni manger, nous nous remettons aussitôt en route. Après une courte avance, nous constatons que les T-34 ont provoqué un véritable chaos. Nous ne tombons plus seulement que sur des Roumains en pleine débâcle mais également sur des groupes épars de fantassins allemands en fuite qui sont exhortés à faire demi-tour par notre *Kommandeur*. Réconfortés par l'apparition de nos six *Panzer*, ils nous suivent ; certains prennent place sur la plage arrière de nos chars. Nous roulons encore une heure et demie avant d'établir le contact avec l'ennemi. Ici, les Russes n'ont pas de T-34 mais des canons antichars. Notre infanterie saute à terre, et le combat commence. Alors que nous ouvrons le feu, nous constatons que la douille de l'obus tiré par notre *Befehlspanzer III* n'est qu'à moitié éjectée par la culasse. Nous n'avons d'autre choix que de la retirer nous-mêmes à la main alors que la gargousse est brûlante ! Voilà qui promet de dangereusement entraver notre vitesse au combat...

À la mi-journée, nous atteignons le point chaud du front sans autre accroc avec l'ennemi. À 500 mètres devant nous se trouve un épais bosquet dans lequel l'infanterie russe s'est enterrée. Nous sommes au fond d'un Balka, donc bien protégés mais privés d'un bon



▼ Le changement de caractère de la guerre à l'Est engendre, pour les Allemands, un état d'épuisement, d'apathie et de doute. Les hommes, comme ces tankistes, sont de plus en plus mal nourris et sales, soumis à une pression croissante de l'ennemi, avec un manque de réserves de plus en plus criant, et doivent livrer, au quotidien, des efforts quasi surhumains.



champ de tir. Notre commandant contacte l'état-major de notre infanterie de circonstance pour préparer une attaque conjointe. Tout à coup, notre sang se glace : un puissant vrombissement de moteur retentit derrière le bosquet. Pas de doute, c'est un T-34 qui démarre ! Ça y est, nous le voyons, mais rien ne se passe : il se contente de parcourir sa ligne de front en pointant son canon vers nous. Au bout d'un kilomètre, il fait demi-tour et revient, comme pour nous narguer, à sa position initiale. Son chef de bord voulait certainement que nous révélions nos effectifs et nos plans de feu en lui tirant dessus, mais nous ne lui avons pas fait cette faveur... Le T-34 répète son manège plusieurs fois jusqu'à 15 heures, mais cette course provocatrice s'avère inutile.

Il est alors décidé d'emporter cette position « rouge » avant la tombée de la nuit. Chaque char doit se délester de deux *Panzerschützen* qui perçoivent une mitrailleuse afin de renforcer nos fantassins. De fait, il ne reste que trois tankistes à bord de chaque char pour servir les canons. Pour ma part, je reçois l'ordre de repartir avec notre *Befehlspanzer III* vers notre atelier régimentaire afin de faire réparer notre culasse défectueuse. Mon chef Cuno von Meyer, Wilhelm Hermes et Herbert Schwertner font le coup de feu avec les *Landser*. Je suis plutôt heureux de la tournure des événements car moi au moins j'aurai un toit sur ma tête !

1 Sumom donné par la troupe aux *Feldgendarmen* en raison de leur hausse-col (le *Ringkragen*) caractéristique.

▼ Un *Panzer IV*. La neige et le verglas gênent considérablement les opérations.



## LE BUTIN DU SIÈCLE

Le retour vers l'arrière est loin d'être simple. D'après les dires de Meyer, je n'aurai qu'à me repérer sur les panneaux frappés de notre insigne divisionnaire, le cheval sautant une barrière, pour arriver aux ateliers. Nous nous mettons donc en route avec Alfons. Je prends position dans la tourelle, et nous communiquons par l'interphone. Après plusieurs kilomètres parcourus, nous arrivons à un petit village dans une vallée. Il est environ 16 heures, et la nuit commence à poindre. Devant la bourgade se dresse une seule maison, et, à mesure que nous nous en approchons, nous voyons des flammes s'en échapper. Deux « chiens enchaînés » [1] y montent la garde. Notre première pensée est que nous pouvons nous rendre utiles : nous nous dirigeons donc vers la maison et descendons de notre char.

Les « chiens enchaînés » nous disent de partir, mais notre curiosité nous pousse à rester dès lors que nous voyons des caisses et boîtes posées à l'intérieur du bâtiment dont seul l'arrière est en flammes. Nous tentons d'entrer dans la maison, mais les *Feldgendarmen* ne nous y autorisent pas. Allons-nous laisser les flammes tout réduire en cendres ? Nous grimpons alors dans notre char, actionnons la marche arrière et défonçons la partie en feu de la bâtisse. Le feu est étouffé par les débris et s'éteint au contact de la neige recouvrant le sol : à nous, schnaps, cigarettes, chocolat et biscuits anglais ! Ayant fait la preuve de notre détermination, les « chiens enchaînés » réalisent que nous ne sommes pas là pour rigoler, d'autant qu'Alfons a menacé de faire usage de son pistolet s'ils tentaient de s'interposer entre nous et ce riche butin ! Comme le rapport de force est définitivement à notre avantage, nous chargeons notre char à ras bord : quatre caisses comprenant chacune 25 bouteilles de schnaps, cinq boîtes remplies chacune de 500 tablettes de chocolat, plusieurs milliers de cigarettes et trois caisses de biscuits. Grisés par cette prise incroyable, nous sommes enivrés par ce succès mais pas seulement par celui-ci, si vous voyez ce que je veux dire... au point que nous sommes bientôt inaptes au combat. Toutefois, malgré les vapeurs d'alcool, nous ne tardons pas à réaliser que ce que nous avons fait peut être sévèrement puni. Pour nous donner bonne conscience, Alfons et moi nous disons que nous avons « réquisitionné » ce butin pas seulement pour nous, mais pour toute l'unité... si toutefois elle existe encore.

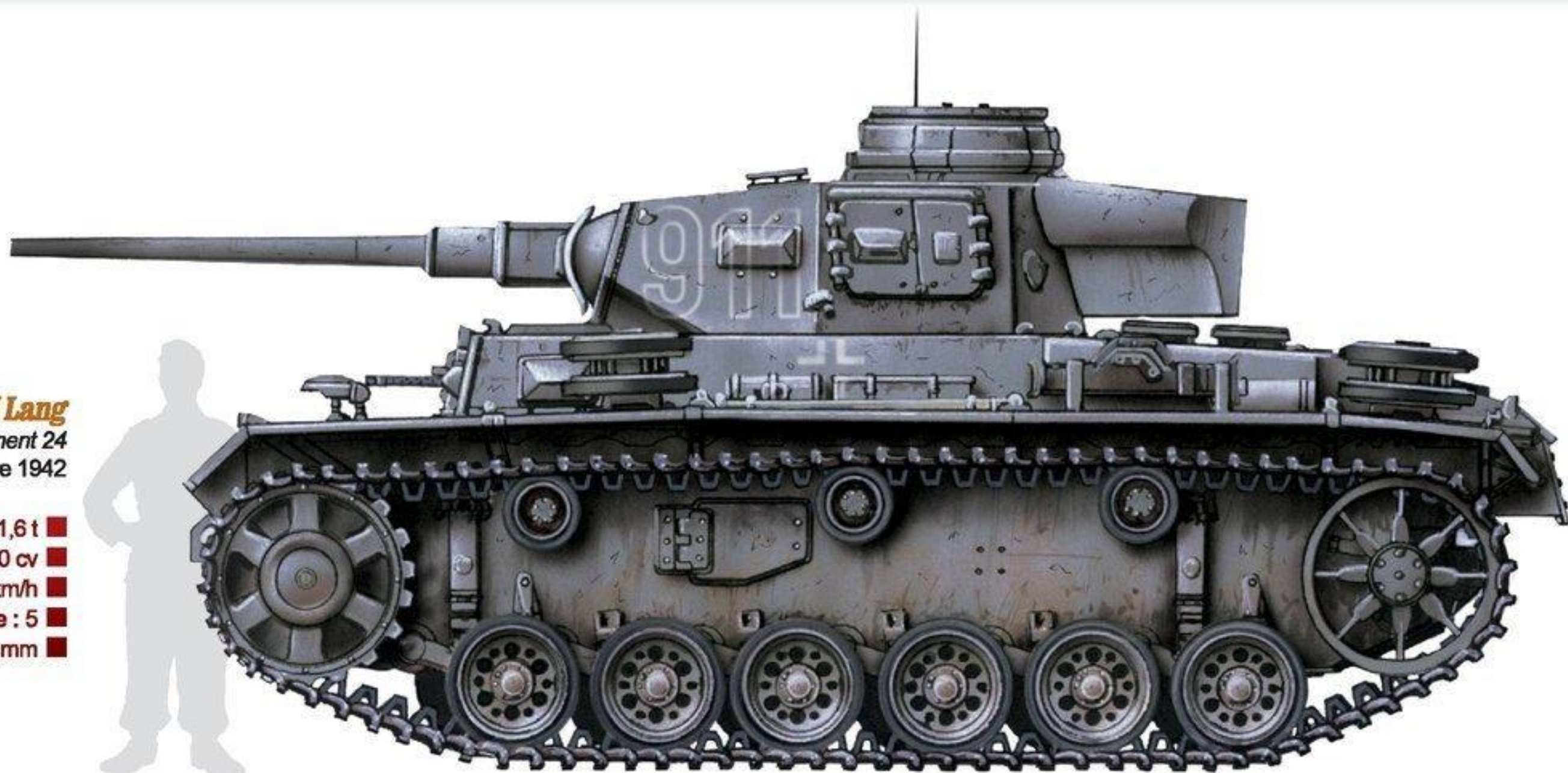




### Panzer III Ausf. J Lang

9. Kompanie, Panzer-Regiment 24  
Karopvka, décembre 1942

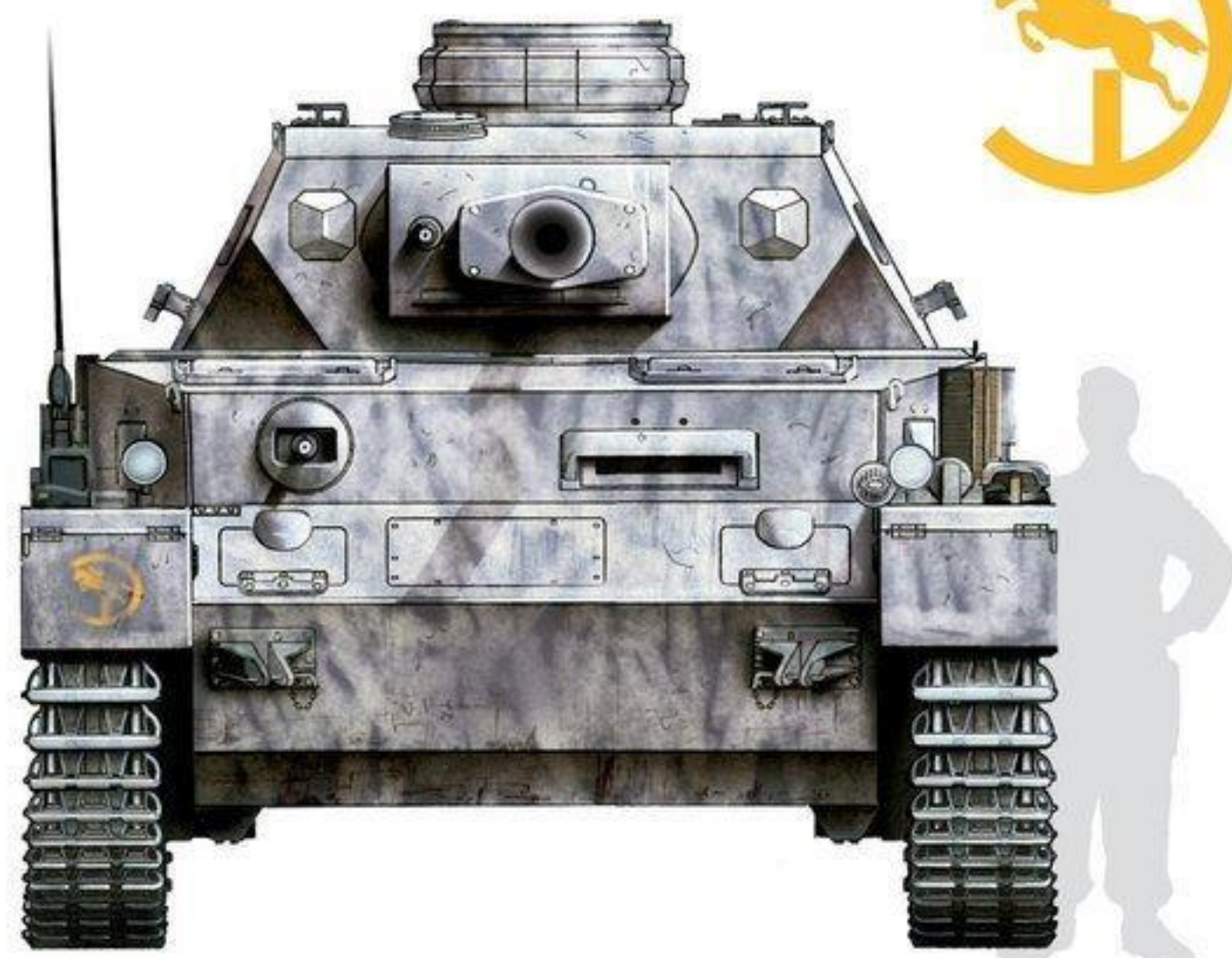
- Poids : 21,6 t ■
- Puissance : 300 cv ■
- Vitesse max. : 40 km/h ■
- Équipage : 5 ■
- Blindage max. : 50 mm ■



Nous laissons maintenant le village derrière nous et nous retrouvons sur la rive Ouest d'un ruisseau à sec. Là, nos *Pioniere* ont construit un pont qui ne peut accueillir que huit tonnes de charge alors que nous en pesons dix de plus. Juste à côté de l'ouvrage, à droite, il y a un passage à gué, mais les remblais abrupts de la rive – qui ne poseraient pas de problème majeur par temps sec – peuvent se transformer en piège mortel pour nous. Mais nous devons absolument aller de l'avant pour rejoindre notre unité. Au fond d'un *Balka* se trouve un *Panzer II* de dix tonnes qui a essayé de prendre cette pente je ne sais combien de fois mais a glissé à chaque tentative. Maintenant, nous patientons derrière lui. Les minutes que les deux

équipages passent à se chamberer ne sont pas d'une grande utilité. Entre-temps, il semblerait que les Russes aient repéré notre position, car nous sommes pris à partie par de l'artillerie et des mortiers. J'essaie de convaincre plusieurs chauffeurs de camions qui nous regardent depuis le pont de nous tirer d'affaire, mais bien peu y croient, et les autres ont pris leurs jambes à leur cou dès les premiers éclatements d'obus. Notre fin va-t-elle être aussi pathétique ? Heureusement, un camion Krupp à six roues muni d'un câble de remorquage pointe le bout de son nez. Son équipage fixe le crochet à l'avant du *Panzer II* et le hâle sur la rive, puis c'est à notre tour. Reconnaissants, nous cédon de bon cœur dix bouteilles de schnaps, 50 tablettes de chocolat et un carton de paquets de cigarettes aux trois gars. Ceux-ci sont ravis de ces présents autant que nous d'être sortis de ce mauvais pas.

En attendant, la nuit est tombée et, comme il est interdit d'utiliser nos feux de route, nous roulons avec nos phares Notek. Il est par conséquent très difficile pour moi de distinguer nos panneaux divisionnaires ; aucun ne peut d'ailleurs être trouvé. Comme nous ne pouvons plus nous repérer sur la route, nous descendons avec Alfons pour décider que faire. Hormis quelques fusées éclairantes, il n'y a aucun signe de vie. Nous sommes seuls dans la steppe gelée, plus ou moins éloignés de la ligne de front. Vers minuit, le secteur se fait plus animé : par-ci, par-là, nous passons devant des véhicules stationnés gardés par des sentinelles. Comme nous y voyons notre insigne divisionnaire,





nous stoppons net, descendons du char et demandons notre chemin à l'un des soldats. La conversation est rassurante, car il s'agit bien d'éléments de notre chère 24. Panzer-Division. Les ateliers sont un peu plus loin, et nous décidons de passer la nuit ici. Rapidement, une bouteille de plus est ouverte, et chacun de nous prend une bonne cuite, puis nous nous recouvrons de notre couverture et nous endormons.

À l'aube, connaissant la bonne direction, et après seulement une heure de route, nous arrivons aux ateliers. Là, un petit-déjeuner est rapidement expédié, et nous recevons une tasse de café chaud. On nous distribue en outre notre ration quotidienne d'une tranche de pain et 60 grammes de viande en conserve. Notre char entre les mains des mécaniciens, nous informons leur chef de notre problème de culasse défectueuse. Il met généreusement à notre disposition un *Sd.Kfz. 10* pour transporter notre précieuse cargaison ; nous laissons quelques caisses aux mécanos et nous dirigeons vers notre 9. Kompanie. Là, nous sommes accueillis comme le père Noël, mais il n'est pas question de procéder à la distribution tant que les unités de combat ne sont pas revenues. Dans l'après-midi, notre *Befehlspanzer III* est de retour des ateliers, comme neuf, en même temps que reviennent nos cinq autres chars ! Il n'y a aucune perte parmi les hommes, mais deux de nos engins ont durement encaissé. Notre joie est grande : tout le monde est vivant, et nous comme eux nous empressons de raconter ce qui nous est arrivé ces dernières vingt-quatre heures.

Le groupe de combat n'a pas chômé durant ce temps. Le T-34 a continué ses provocations et répété son manège plusieurs fois. C'en était trop pour trois de nos *Panzer III* qui ont ouvert le feu. Le T-34 a été touché mais pas endommagé. Le Russe a commis l'erreur de riposter, s'immobilisant dans la ligne de mire de notre *Panzer IV* à canon long. Le premier tir a mis au but, et, avant même que le T-34 n'ait pu repointer sa tourelle, un second obus l'a mis hors de combat. En flammes, le colosse ne bougeait plus, preuve qu'il avait été détruit. Sur le terrain s'étendant devant nos chars, des armes d'infanterie ainsi que des mortiers et des *ratschbumm* [2] ont déclenché un feu d'enfer. C'est le moment qu'a choisi notre groupe de combat pour lancer sa contre-attaque en liaison avec les *Landser*. Quatre *Panzer III* ont mené l'assaut, le gros *Panzer IV* ayant été maintenu en réserve. Grâce à notre puissance de feu et à nos chars, l'affaire a été réglée en une heure.



▲ Ce camion a fait une sortie de piste spectaculaire. On distingue les phares de *black-out*, qui rendent malaisé toute conduite nocturne. Le plus célèbre de ces phares était le *Notek*, qui était monté sur la plupart des véhicules militaires de la *Wehrmacht*.

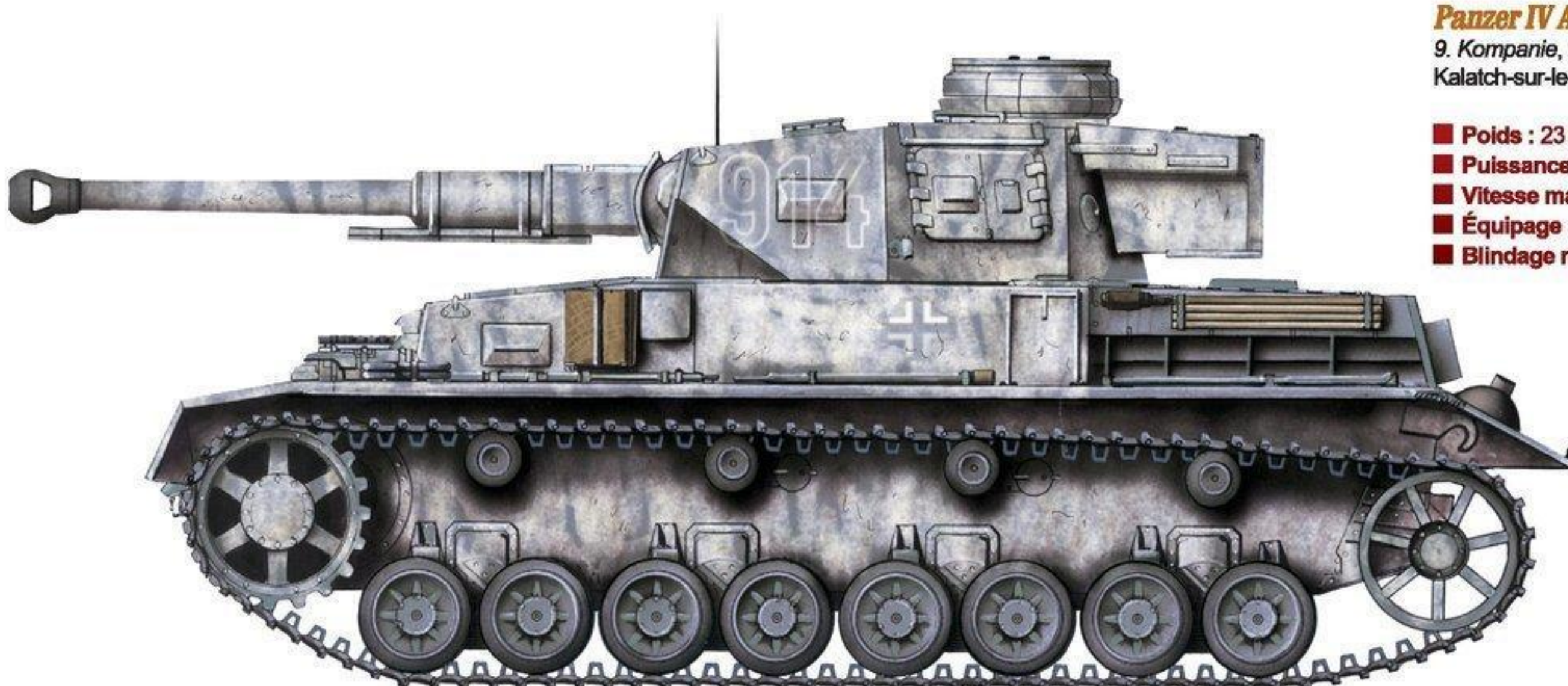
L'ennemi ne pensait pas avoir affaire à aussi fort parti et s'est littéralement débandé. Nos gars les ont dépassés au cours de la nuit et rabattus vers notre infanterie. Forts de ce succès, nos camarades se sont repliés. Ceci dit, deux de nos *Panzer III* ont été sévèrement endommagés au point de devoir passer par les ateliers. Le récit terminé, maintenant seulement, nous leur montrons notre butin et le partageons. Chaque soldat du groupe de combat – trente hommes en tout – reçoit une bouteille de schnaps, cinq paquets de cigarettes et cinq tablettes de chocolat. Puis une boîte de biscuits est partagée. Le reste est confié à la cuisine de la compagnie pour stockage.

## PROMENADE DANS LES BOIS

Le lendemain matin est tranquille. Chacun en profite pour faire un brin de toilette, se brosser les dents et se raser, étant donné que ce n'est pas possible tous les jours. Puis, après une inspection du matériel et des équipements, pour la première fois depuis longtemps, nous avons droit à un repas chaud à midi. Au menu : légumes secs et bouillon de viande de cheval. Lorsque nous demandons d'où vient la viande, on nous répond qu'il s'agit d'un cheval d'une unité roumaine à demi mort de faim que l'on a abattu...

2 Onomatopée allemande désignant les canons antichars soviétiques de 76,2 mm.

◀ Page de gauche : La situation matérielle de la division est de plus en plus préoccupante du fait du manque de véhicules de ravitaillement et du taux de mortalité des chevaux.



### Panzer IV Ausf. F2

9. Kompanie, Panzer-Regiment 24  
Kalatch-sur-le-Don, décembre 1942

- Poids : 23 t
- Puissance : 300 cv
- Vitesse max. : 42 km/h
- Équipage : 5
- Blindage max. : 50 mm



Après le déjeuner, le courrier est distribué, et je reçois deux lettres de chez moi. Je lis le courrier dans mon char et réponds tout de suite. Je n'ai plus que deux timbres pour leur renvoyer une lettre et leur signifier que je suis en vie. La censure militaire m'interdit de leur dire que je suis de ceux encerclés à Stalingrad. Je me risque tout de même à dessiner un cercle au bas de la lettre ; ma famille comprendra...

Nous sommes alors à côté de Karopvka, un petit village de la steppe du Don. Le second jour de notre présence sur place, notre *Kommandeur* est convoqué au PC du chef de division, et nous suspectons un mouvement imminent. À son retour à 15 heures, nous recevons nos nouveaux ordres : « *Voici notre nouvelle mission ! Camarades, demain nous avons pour tâche de reconnaître le secteur de la cote 218, celle dénommée Maison Blanche, où nous avons déjà eu maille à partir avec*

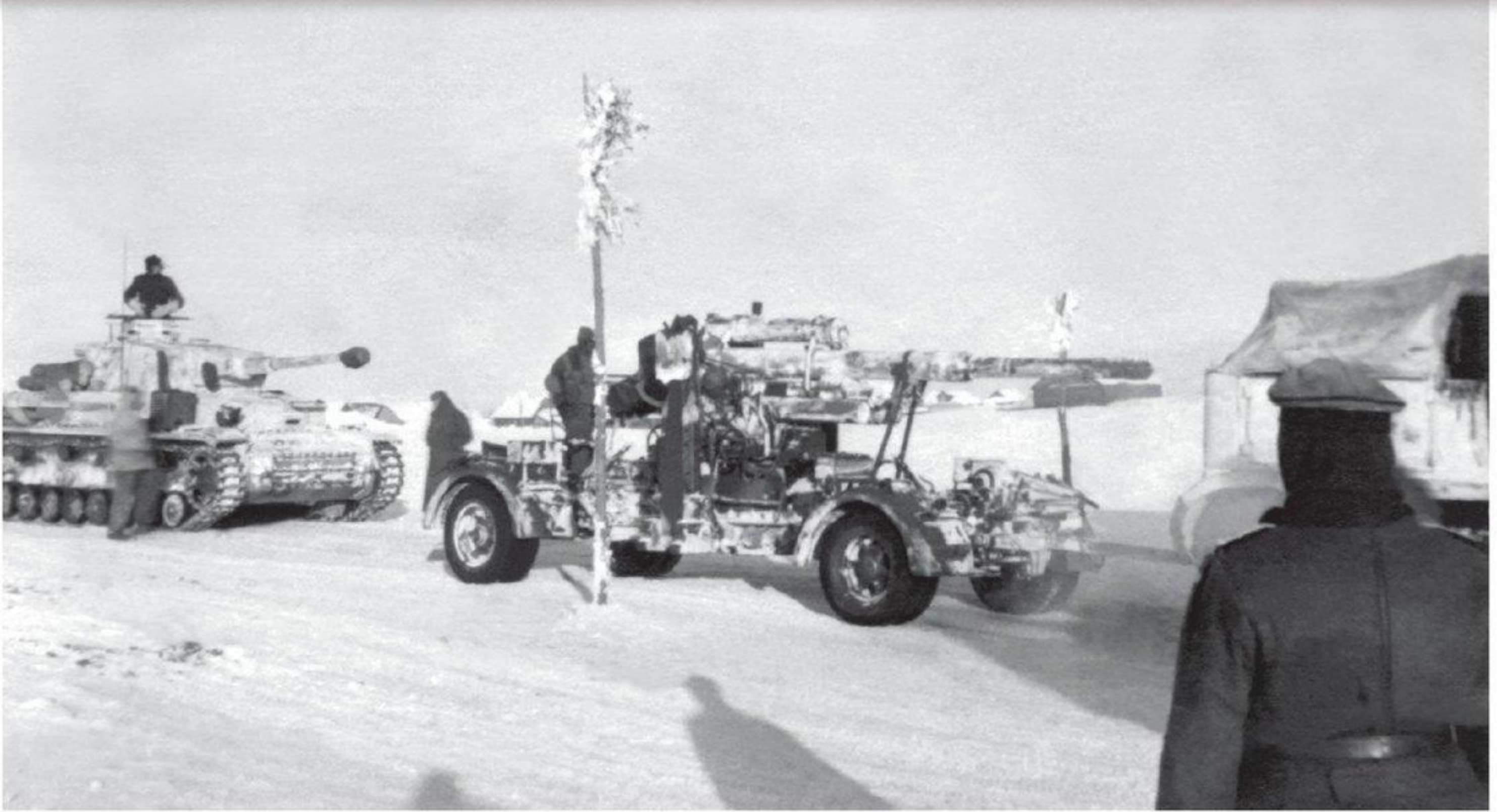
▲ et ▼  
Les *Panzer-Divisionen* apprennent à tirer le maximum de leur faible potentiel blindé pour lutter contre la puissance matérielle sans cesse croissante de l'Armée rouge. Que reste-t-il des 36 *Panzer II* et *III* et des 17 *Panzer IV* que la division alignait le 19 novembre ? Plus grand-chose...

*l'ennemi, mais où la situation actuelle est très floue. Le « 911 », le « 912 » et le Panzer IV à canon long seront chargés de cette mission. Les autres chars resteront ici. Nous n'aurons aucun appui en infanterie ; nous serons livrés à nous-mêmes. »*

C'est encore pour notre pomme : une autre mission-suicide ! C'est ce que je pense vraiment. Tout le monde est atteint physiquement et moralement. Après une nuit tranquille, les moteurs rugissent dans le matin. Un café avalé d'un trait, les rations quotidiennes englouties en guise de petit-déjeuner, quatre autres distribuées par la cantine, et c'est parti...

À exactement 8 heures, nous faisons nos adieux et roulons vers l'inconnu. C'est notre *Kommandeur* qui nous dirige, le nez rivé sur une excellente carte d'état-major qu'on lui a fournie. Au bout de deux heures environ, nous atteignons la cote 218 et, peu après, nous trouvons la Maison Blanche. Ça n'est rien de plus qu'un simple bâtiment aux murs de couleur – bizarrement – acier et à la porte close. Hormis quelques touffes d'herbe et quelques arbres, le terrain est désolé. Alors nous remontons à bord et continuons notre chemin. Devant nous, il n'y a rien d'autre que de la steppe recouverte de neige et enveloppée de brouillard. La visibilité n'est que de 500 mètres. Dans notre radio, je discerne par intermittence des conversations incompréhensibles. Nous ne tardons pas à arriver au sommet de la colline. De là, nous voyons, sur notre gauche et sur notre droite, s'étaler un terrain couvert de petits bosquets d'arbres d'une quinzaine de mètres de hauteur en moyenne. Ceux à notre droite sont moins hauts que ceux à notre gauche. Nous nous engageons en ligne de file au beau milieu de cette forêt. La brume se disperse peu à peu, et, à deux kilomètres de distance, nous apercevons trois T-34 à l'exacte perpendiculaire de notre trajectoire, sur notre gauche. Je préviens tout le





monde par radio, mais mes camarades les ont vus depuis un moment déjà. Il nous faut être très prudents. Nous roulons encore une centaine de mètres. À cet instant, mon chef positionne le « 912 » sur la gauche avec la consigne de battre ce flanc-là. Il place le *Panzer IV* à notre droite avec la mission de couvrir l'autre flanc. Notre char reste au milieu du sentier, tourelle pointée à six heures.

Afin d'économiser l'essence, nous coupons les moteurs. Maintenant, il n'y a plus qu'à attendre. Les trois *Bordführer* ont ouvert leur trappe de tourelle pour jeter un œil au dehors avec leurs jumelles. Soudain, un coup de fusil claque : notre *Kommandeur* se plie en deux pour s'abriter dans la tourelle en s'écriant : « *Sale porc !* » Que s'est-il passé ? Un sniper russe doit être embusqué tout près de notre char et a décidé de faire la faveur à notre Cuno d'une balle dans la tête. Sa casquette de campagne a été percée de part en part, et ses cheveux ont été roussis par la balle qui a caressé le sommet de son crâne, mais hormis un état de choc passager et bien compréhensible, tout va bien. Le tireur et le chargeur s'extrait alors par la trappe latérale gauche de la tourelle ; un Cuno revanchard se joint à eux. Armés de leur pistolet, ils ratissent le secteur mais ne trouvent rien : comme si la terre avait englouti le tireur d'élite russe. Bredouilles, mes trois camarades remontent finalement à bord pour retrouver une certaine sérénité.

Après trente minutes, nous percevons le bruit grandissant de moteurs. Nous nous mettons donc sur nos gardes. Le son devient de plus en plus assourdissant, et nous voyons soudain l'un des T-34 débouler à toute vitesse sur notre gauche. Tendus, nous en oublions que nous ne pouvons démarrer comme ça, puisque notre starter est cassé et que nous devons démarrer le moteur de notre *Befehlspanzer III* à la manivelle... Une tâche qui obligerait deux d'entre nous à sortir ! Or, c'est pour l'instant tout bonnement impossible, dans la mesure où un deuxième T-34 nous fonce dessus et n'est pas loin de nous percuter : il dévie de sa course au dernier moment et passe entre nous et le *Panzer IV* sans se préoccuper des arbres qui lui barrent la route. Par chance, le char russe a pointé sa tourelle vers l'arrière

▲ La *Heeres-Flakartillerie-Abteilung* divisionnaire a, en principe, deux batteries de 88 mm à quatre pièces chacune.

et n'est pas en mesure de nous prendre sous son feu. Or, le *Panzer IV* de nos camarades riposte rapidement et met fin à son périple d'un coup au but. Le premier T-34 a subi un sort identique, mais en dehors de notre champ de vision. Par radio, nous rappelons à tout le monde qu'il y avait trois T-34 et que le dernier se trouve donc forcément quelque part... Dans l'intervalle, nous avons pointé notre canon à midi de façon à pouvoir répondre en cas de guet-apens. Très bien, certes, mais notre moteur est toujours à l'arrêt ! Schwertner et moi sortons donc actionner la manivelle. En un tour de bras, le moteur tourne, et notre *Befehlspanzer III* peut de nouveau se mouvoir. Maintenant nous restons à l'arrêt et attendons.

Nous discutons par radio de la situation et nous félicitons l'équipage du *Panzer IV*. Nous décidons d'attendre encore trente minutes avant de quitter le champ de bataille. Le brouillard s'est de nouveau épaissi, et la visibilité s'est donc dégradée. La fumée noire s'échappant des deux T-34 détruits reste aisément discernable. Alors que, après une demi-heure et un dernier point de situation, nous nous apprêtons à repartir, un bruit de moteur se fait entendre dans le lointain.

▼ Pièce antichar soviétique de 45 mm détruite.





« Soudain, le T-34 ouvre le feu à l'aveuglette... C'est le moment que choisit le Panzer IV pour déclencher son tir meurtrier. Le char russe est pulvérisé. »

Nous redoublons de vigilance dans nos engins. Nous avons bien entendu : voilà notre troisième « larron » qui surgit à son tour, plus lentement et avec davantage de prudence que ses infortunés camarades. Il pointe son canon à droite, puis à gauche, guettant le moindre mouvement. Visiblement pour lui, quelque chose n'est pas clair... Notre *Panzer IV* quitte sa position pour un léger bond en avant, et notre *Befehlspanzer III* recule un peu de façon à lui ouvrir le champ de tir. Soudain, le T-34 ouvre le feu à l'aveuglette... C'est le moment que choisit le *Panzer IV* pour déclencher son tir meurtrier. Le char russe est pulvérisé. Trois T-34 ont été détruits coup sur coup en

▲ T-34 détruits. Les équipages de *Panzer*, en dépit de leurs matériels usés, de la faiblesse de certains de leurs tubes et des problèmes de maintenance, conservent une supériorité au niveau de la doctrine d'emploi.

quelques minutes, une première pour l'unité, qui n'aurait pu être possible sans notre précieux *Panzer IV lang* ! Nos trois chars font maintenant mouvement alors que nous débattons de la suite de la mission entre nous. Nous en concluons bientôt qu'à part cette rencontre, nous n'aurons plus de contact avec l'ennemi dans cette forêt. Nous décidons donc de rebrousser chemin et de retourner à notre base, qui est atteinte dans la soirée. Une autre journée se conclut sans la moindre perte dans nos rangs, même si nous avons fait le plein d'adrénaline. Notre chef nous salue et part faire son rapport à l'état-major régimentaire.

### ZiS-3 modèle 42 « Ratschbumm »

Unité inconnue, Armée rouge  
Secteur de Karpovka, décembre 1942

- Portée : 13,2 km ■
- Vitesse initiale : 680 m/s ■
- Cadence de tir : 25 coups/min ■
- Poids : 1,2 t ■





## NOTRE DERNIÈRE « ACTION POMPIER »

Notre statut de « pompiers du front » nous a conduits de Kalatch-sur-le-Don à Pitomnik et Gumrak, de l'autre côté de la voie ferrée menant à Gorodische, à l'extrême nord du *Kessel*, via Marinovka et Karpovka. Durant plusieurs semaines, des combats acharnés ont fait rage ici. Les positions ont changé de mains quotidiennement. De jour, nos troupes s'installaient dans leurs positions préparées. La nuit venue, dans les tempêtes de neige inlassablement portées par les vents d'est, les Russes surgissaient sans crier gare. Les nôtres ne pouvaient offrir que peu de résistance face à ces marées humaines. La seule façon d'échapper à la mort était d'abandonner les positions pour rejoindre les points de ralliement plus solidement défendus, le nombre aidant. Il s'agissait en effet de l'un des atouts tactiques de nos *Landser* : savoir établir une solide ligne de défense pour favoriser le repli des éléments malmenés de façon à réduire les pertes au minimum. Il est vital pour nous de tenir le secteur afin d'empêcher les Russes d'entrer dans Stalingrad. Et les Bolcheviques, forcément, attachent une grande importance à s'en emparer pour foncer libérer la ville de Staline ! Affectés à la défense de la partie Nord de la poche, nous sommes engagés continuellement. À l'aube, avec l'infanterie, on nous ordonne de reprendre les positions qui ont été perdues au cours de la nuit. Nous réussissons chaque jour à le faire, même si deux de nos chars en subissent les conséquences : touchés par un *ratschbumm*, ils sont laissés sur le champ de bataille. Seuls quelques membres d'équipage sont sortis vivants de l'un des deux *Panzer*. Mais le plus dur moralement est le temps exécrable et de ne pas être capable de débusquer l'ennemi, qui parvient à parfaitement se dissimuler derrière des murs de neige. Et les parkas blanches utilisées par les soldats russes renforcent leur aptitude au camouflage... Et d'ailleurs, un matin, nous ne sommes pas loin d'y passer. Nous roulons droit sur une position ennemie que nous n'avons pas vue, lorsque les trois Russes



▲ Le manque de vivres et de vêtements provoque une nette augmentation des cas de gelure, de maladie et d'épuisement.

▼ La 24. *Panzer-Division* sera complètement détruite en janvier 1943. 1 500 de ses soldats seront faits prisonniers par l'Armée rouge. Son processus de reformation commencera presque immédiatement après, le 17 février 1943, en France.

qui l'occupent avec un *ratschbumm* sont repérés au dernier moment, tapis juste devant nous. Fort heureusement pour nous, ces jeunes « soviets » sont incapables de réagir tant ils sont effrayés par notre char. Notre pilote a le réflexe incroyable de faire exécuter un virage serré à gauche à notre *Befehlspanzer III*, ce qui lui permet de renverser la pièce antichar avec la chenille droite. Le choc est rude pour nous, mais plus encore pour les trois servants russes qui sont tétanisés de peur et n'ont plus la force de bouger. Nous laissons les prisonniers aux fantassins qui nous accompagnent. Quant à moi, j'ai failli déguster, car le choc s'est produit alors que je réchauffais ma mitrailleuse avec la lampe à souder, et celle-ci est tombée à mes pieds alors que j'étais en chaussettes dans le char. Voilà une bêtise qui sonne comme un sérieux avertissement pour moi... Amputé d'un pied à cause d'une lampe à souder alors qu'on se heurte tous les jours à du T-34, c'eût été un comble ! ■

